

Émile ZOLA



LES DISPARITIONS MYSTÉRIEUSES


Grinalbert

LES DISPARITIONS MYSTÉRIEUSES

Depuis quelques semaines, les Parisiens romanesques peuvent se croire aux plus terribles nuits de la Tour de Nesle. On ne parle que de disparitions mystérieuses. Un monsieur est sorti pour aller fumer un cigare sur le boulevard, et voici quinze jours que sa femme éplorée l'attend vainement; un petit garçon a été enlevé, tandis que sa bonne causait avec un voltigeur, et une jeune fille qui était descendue pour acheter un sou de poivre, est allée chercher son sou de poivre si loin, si loin, qu'on ne l'a plus jamais revue.

Rocamboles triomphent. On riait de toutes ces trappes dont M. Ponson du Terrail avait semé les rues et les maisons de Paris. Pures rêveries, créations de romancier aux abois, disaient les esprits forts; il n'y a pas dans la ville le moindre escalier dérobé, le plus mince corridor secret, la plus petite cave murée. Et voilà qu'on ne peut plus faire dix pas sur un trottoir sans tomber dans quelque horrible trou.

Je dis ce que disent les journaux graves. Les lecteurs du *Petit Journal* vivent dans la fièvre; ils savent à quoi s'en tenir, la lecture de ces romans qui deviennent aujourd'hui de l'histoire les a initiés à toutes les scélératesses exquises du crime. Chaque soir, ils s'attendent à disparaître, à être escamotés, et, la nuit, ils rêvent qu'ils sont couchés au fond de ces souterrains dans lesquels les romanciers les ont promenés tout éveillés.

Il y a des lecteurs égrillards qui ne demanderaient pas mieux que d'être enlevés. Ceux-là voient en songe, chaque nuit, l'ombre de Marguerite de Bourgogne qui les invite à souper dans un cabinet particulier de la Maison d'Or. Ils mangent du homard, et ils courent le seul risque de mourir d'une indigestion.

Il est bon, je crois, de rassurer ceux qui s'épouvantent et d'ôter toute espérance à ceux qui attendent une bonne fortune. Deux de mes bons amis ont été enlevés, et ils m'ont autorisé à raconter leurs aventures. Puisse la vérité vraie calmer les imaginations surexcitées.

*

Jacques, un écrivain sceptique, faisait profession de ne pas croire un seul mot des romans tragiques, dans lesquels Paris se trouve machiné comme le théâtre du Châtelet. Il imprimait partout que les romanciers en vogue se moquaient du bon public et qu'un peu de vérité serait préférable à tant de mensonges. Il poussa même l'audace, un jour, jusqu'à défier les puissances mystérieuses, en pariant qu'il passerait toute une nuit au beau milieu de la place du Carrousel et qu'il rentrerait tranquillement chez lui le lendemain.

Le malheureux fit ce qu'il avait annoncé. Jusqu'à deux heures du matin, il se promena de long en large, comptant les pavés, s'ennuyant à mourir. Il eût donné tout au monde pour être enlevé, et il envoyait au diable un sergent de ville qui rôdait autour de lui et dont la présence devait suffire pour écarter les scélérats.

Comme deux heures sonnaient lentement à l'horloge Saint-Germain-l'Auxerrois, l'homme que mon ami Jacques avait pris pour un sergent de ville, se précipita sur lui et essaya de le terrasser.

«Eh ! l'ami, cria Jacques, pas de violence... Vous voulez que je vous suive : eh bien ! marchez devant moi.

— Il faut au moins que je vous bande les yeux, grogna l'homme au manteau noir.

— Pas besoin : je les fermerai bien moi-même... Allons, marchons vite : j'ai froid aux pieds.»

Et, l'un suivant l'autre, ils se dirigèrent vers l'île de la Cité.

«Vous vous trompez de route, mon bonhomme disait Jacques, il y a des démolitions par là. Le quartier du crime a changé... Surtout faites-moi disparaître promptement, car je suis las»

Ils arrivèrent enfin dans une petite rue, et Jacques gravit allégrement un escalier raide et étroit. On l'introduisit alors dans une chambre tendue de noir ; au milieu de la chambre, il y avait une table devant laquelle était assis des hommes masqués, enveloppés dans de grandes robes de chambre sombres.

«Tu as voulu disparaître, dit une voix, tu vas disparaître.

— Je ne demande pas mieux, répondit modestement Jacques qui crut reconnaître la voix.

— Ainsi, continua l'homme masqué, tu crois que les romanciers mentent ; si nous te rendions la liberté, oserais-tu dire encore qu'on ne peut pas être enlevé à deux heures du matin, au milieu de la place du Carrousel?...»

Jacques écoutait attentivement les sons de cette voix qu'il avait certainement déjà entendue. Quand la mémoire lui revint :

«Pardieu ! cria-t-il à l'homme masqué, vous êtes monsieur Ponson du Terrail !»

Et il arracha le masque de Rocambole. Tous les complices, tous les hommes sombres poussèrent un grognement de désespoir et ôtèrent les masques sous lesquels ils étouffaient. Alors Jacques reconnut autour de la table les romanciers en vogue, ceux qui ont fait de Paris une boîte à double fond, pleine de tiroirs secrets.

«Monsieur, dit enfin M. Ponson du Terrail d'un ton embarrassé, je croyais que vous ne me connaissiez pas... Comme les lecteurs commencent à s'apercevoir que nous mentons et qu'ils se fatiguent de nos œuvres, nous avons jugé utile de nous faire une petite réclame en enlevant de temps à autre un paisible bourgeois. Cela donne un excellent air de vérité à nos récits... Oh ! soyez sans crainte, nous rendons le bourgeois à sa famille, au bout de huit à dix jours, après l'avoir menacé de le reprendre, s'il s'avisait de parler... Veuillez nous garder le secret... Jean, reconduisez monsieur et allez nous chercher le mercier de la rue Saint-Denis.

Mon ami Jacques garde le secret, mais il ne m'est pas défendu à moi de dire la vérité. Que ceux qui tremblent se rassurent donc : les disparitions mystérieuses ne sont que des réclames habiles que se font les romanciers en vogue.

*

L'histoire de mon ami Pierre est tout aussi rassurante. Pierre est un beau garçon, très fat et d'une complexion très amoureuse. Il ne dormait plus depuis qu'il était question de disparitions mystérieuses ; il croyait fermement que les belles nuits de la Tour de Nesle allaient recommencer.

J'ai eu toutes les peines du monde à l'empêcher de publier à la quatrième page des journaux l'avis suivant : «Un jeune homme de bonne mine désire disparaître dans le plus bref délai ; s'adresser chaque nuit, entre minuit et une heure, au rond-point des Champs-Élysées.»

Enfin, une nuit de bal, il fut accosté sur le boulevard par une femme voilée qui lui demanda d'une voix douce s'il voulait bien la suivre. Pierre accepta la proposition avec enthousiasme. La femme voilée le fit monter dans un fiacre ; elle lui banda les yeux et ne répondit à aucune de ses questions.

Le fiacre roula pendant plusieurs heures. Il finit par s'arrêter, et Pierre fut introduit dans un petit salon ; une table somptueuse était servie, les lustres jetaient une lumière claire sur les cristaux, le parfum des mets se mêlait à des senteurs douces de violette et de jasmin.

Quatre jeunes femmes, admirablement jolies, les épaules nues, le sourire aux lèvres, étaient à demi couchées sur de petits sofas cramoisis. Elles se levèrent et accueillirent Pierre avec tendresse. Il comprit vite à leurs allures libres et nonchalantes que c'étaient des dames du plus grand monde.

On se mit à table, on mangea et on but énormément. Pierre fut grisé de caresses, d'aveux brûlants, de regards incendiaires. À vrai dire, il était un peu honteux d'être tant aimé, et il aurait sans doute préféré disparaître avec une seule femme. Sa bonne fortune l'accablait : il s'abandonnait comme un enfant câlin aux mains des quatre inconnues.

«Baronne, disait une blonde à sa voisine, donnez-moi un peu de bécasse... Ah ! voyez donc comme ce cher enfant a de grands yeux noirs.

— Et quelle fine moustache, marquise, répondait la voisine... Moi, je mangerais bien encore des truffes.

Et le festin continuait toujours. Les dames buvaient des vins fins dans de grands verres, et elles mangeaient les mets le plus exquis avec un appétit féroce. Jamais Pierre ne s'était trouvé à pareille fête. Il regardait le salon, les lustres dorés, la table chargée de vaisselle plate ; il songeait à tous les plats et à toutes les bouteilles qui venaient de disparaître, et il se disait tout bas :

«Bon Dieu ! que ces femmes doivent être riches.»

Le jour devait être venu ; mais d'épais rideaux empêchaient au soleil d'entrer. Au dessert, ce fut un enchantement. Les dames étaient un peu grises ; elle parlèrent argot, elle faillirent se battre. Pierre, plongé dans une jouissance infinie, les regardait vaguement.

Puis elles décidèrent qu'elle allaient changer de toilette. Elle se retirèrent, et Pierre, resté seul, s'endormit lourdement sur la table.

Il resta longtemps ainsi, affaissé, écrasé sous un sommeil de plomb. Un grand bruit le réveilla ; il se sentait secoué par une main rude.

La fenêtre était grande ouverte, et l'on apercevait le boulevard encombré de piétons et de voitures. Un crépuscule sale entraînait dans le salon, montrant les étoffes éraillées des sofas et les dorures ternies des murailles. Un garçon de restaurant, en tablier blanc, tirait Pierre par un bras et lui criait dans l'oreille :

«Eh ! monsieur, il s'agit de payer l'addition et de décamper au plus vite.»

Pierre dormait à moitié.

«L'addition, bégaya-t-il, demandez à Marguerite de Bourgogne... Nous sommes à la Tour de Nesle... Jetez-moi à la Seine, et n'en parlons plus.»

Le garçon se fâcha et présenta à Pierre une note de cinq cent trente-deux francs et quelques centimes. C'était le prix du souper. Et comme le jeune homme, complètement éveillé, ouvrait des yeux effarés et affirmait qu'il ne devait pas un sou, ayant été enlevé par des marquises et des baronnes, qui l'avaient emmené souper dans une retraite voluptueuse et discrète :

«Des baronnes, des marquises ! s'écria le garçon en riant. Vous avez soupé avec Clara,

Pomponnette, Louise et Pomaré... Les pauvres filles crevaient de faim sans doute, et elles ont inventé un moyen original de se faire payer à dîner... Allons, monsieur, passez à la caisse...»

Que cette leçon serve aux jeunes gens qui ont envie de disparaître. Les femmes, de nos jours, ne tuent plus leurs amants, mais elles vident assez proprement les poches des messieurs qu'elles enlèvent.

*

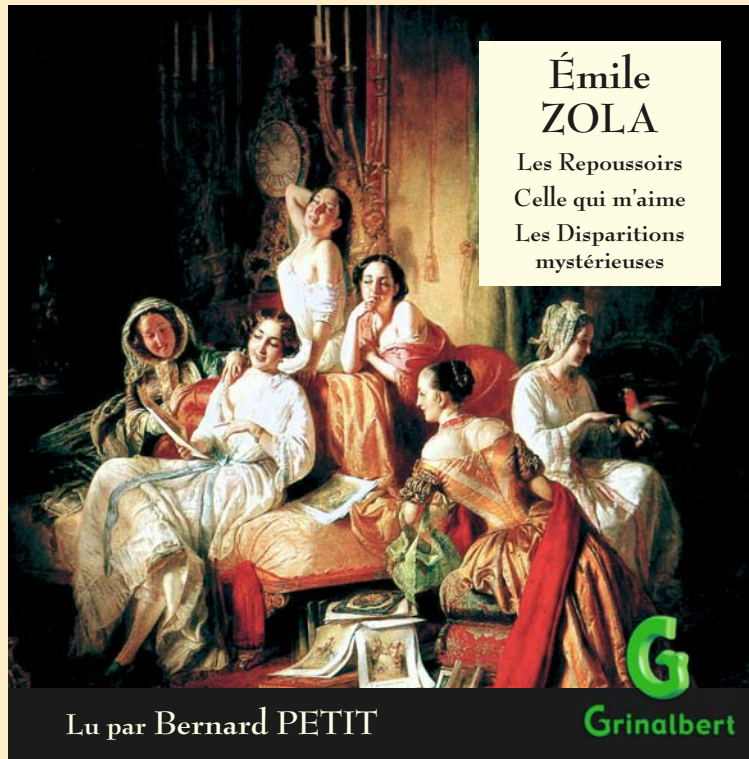
Il y a bien d'autres disparitions mystérieuses dans Paris.

Une douzaine de maris cherchent leurs femmes. Au bout de huit jours, elles rentrent et elles déclarent simplement qu'elles ne peuvent dire d'où elles viennent, ayant prêté un serment terrible. La vérité est qu'elles arrivent de Fontainebleau où elles ont passé une semaine avec des messieurs bruns.

Tous les créanciers sont aux abois. Les débiteurs disparaissent comme par enchantement. Quand un débiteur rencontre un créancier, il lui conte comme quoi il est resté pendant un mois dans une cave sans manger, et il l'apitoie au point de lui emprunter encore cent sous.

C'est ainsi que la mode tournera peut-être peu à peu à la disparition mystérieuse. Mon portier prétend qu'il a vu un homme disparaître sous une trappe au beau milieu de ma rue. Tout bien examiné, c'était un égoutier qui rentrait chez lui.

Retrouvez *Les Disparitions mystérieuses*
d' **Émile ZOLA**, lu par **Bernard PETIT**
sur le CD édité par **Grinalbert**



Émile ZOLA

*Les Repoussoirs, Celle qui m'aime,
Les Disparitions mystérieuses*

Lu par **Bernard PETIT**

1 CD, 73 minutes, référence GCDL009

Disponible en librairie

Liste des librairies et bien plus encore sur notre site internet :

www.grinalbert.fr

Grinalbert Polymédia
1 rue Auguste RENOIR
25000 BESANÇON

Téléphone : 03 81 88 45 15 du lundi au vendredi de 9h30 à 12h